

12/03/2017

Conférence avec Daniel Mermet à Béziers.

Pour comprendre notre association il faut faire un peu d'histoire.

1958, nous avions vingt ans, et c'était l'âge d'être appelés pour, à l'époque, faire son service militaire.

Nous étions à la campagne peu informés, à l'époque, il n'y avait pas de télé, peu de radio et peu de journaux. Nous étions peu sortis de notre montagne, nous n'avions jamais vu la mer et encore moins un bateau.

58 était aussi la guerre en Algérie et donc la plupart des jeunes de l'époque, faisaient leurs classes, c'est à dire apprenaient à obéir (chercher à comprendre c'était un peu désobéir).

Obéir aux ordres : pas de place pour la contestation.

Deuxièmement, les classes c'était aussi pour apprendre à faire la guerre, autrement dit tuer sans être tué.

Pour ma part, au lieu de faire les classes en France, je partis en civil directement en Algérie et je fis mes classes là-bas dans un régiment disciplinaire parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs.

Au bout de quatre mois me voilà fin prêt pour aller tuer les terroristes et ramener de l'ordre dans les montagnes Kabyles.

Et là nous découvrons vraiment la guerre et toutes ses horreurs : la mort, la misère, les gens déplacés, et surtout la torture. La torture a marqué nos vies, la torture a marqué la vie de tous les appelés.

Tout prisonnier était plus ou moins torturé suivant s'il était un gradé ou un simple soldat.

Très vite, nous, les appelés du contingent, nous comprimes que nous étions tombés dans un piège et que nous étions là pour défendre des intérêts qui n'étaient pas les nôtres.

Nous étions là pour défendre quelques colons qui ne voulaient rien perdre de leurs privilèges. En face de nous, nous avions un maquis que nous appelions les terroristes qui après avoir tout essayé pour éviter la guerre n'avaient pas vu d'autre solution que de prendre les armes pour libérer leur peuple du colonialisme.

En effet les arabes d'Algérie étaient des indigènes : le code indigénat était juste au dessus de l'esclavage.

Les injustices de toutes sortes n'étaient plus supportables et alors ils avaient prit les armes.

Avec le recul et si nous avions eu le courage, nous les appelés du contingent, nous aurions dus nous mettre avec la rébellion pour combattre ce colonialisme si odieux, si méprisant et si injuste envers la population indigène. Mais à l'époque nous étions loin de cette réflexion politique.

Voilà la brève présentation de la situation dans laquelle nous étions. Que faire ? : attendre que les mois passent en essayant de sauver sa peau. 30 000 appelés n'ont pas eue cette chance et sont morts dans ce combat. Pour ma part j'ai faillit aussi y laisser ma peau, je m'en suit sortit avec 15 jours d'hospitalisation.

Et si on parle de morts, les algériens perdirent entre 500 000 et 1 million de mort dans cette guerre de libération. C'est comme si aujourd'hui en France on perdait 6,6 millions de Français. Sans compter les 2 millions de déplacés pour faire des grandes zones interdites où personne n'avait le droit d'aller pour affamer les maquis.

Au bout de 28 mois nous étions libérés et remplacés par d'autres appelés.

Durant cette guerre, nous étions 400 000 soldats en permanence pour faire la guerre. Et c'est ainsi que de l'année 1954 à l'année 1962, deux millions et demi de Français allèrent plus ou moins longtemps faire un « stage » en Algérie et notamment dans les montagnes Kabyles.

A la libération nous revenions dans nos villages, personne ne nous demandait rien, les français avaient un peu honte de cette guerre. Nous venions de finir la guerre de 45 pendant laquelle nous avons été occupés. Mais en Algérie, c'était nous les occupants. Qu'est-ce qu'on allait foutre là-bas sinon pour défendre quelques multinationales ou quelques colons très riches ?

Mais puisque personne n'avait envie qu'on raconte, nous n'en avons plus parlé.

Et donc la vie te prend, les années passent et arrive l'âge de 65 ans. Et là, si tu la demande tu as droit à une retraite de combattant. Pour ma part je n'était pas décidé à prendre cet argent et nous partons à 4 pour créer l'association des anciens appelés d'Algérie et leurs amis contre la guerre (4ACG). Cette argent nous rappelait trop la misère, la torture, et la mort dans les deux camps.

Aidés du COT (Comité d'Objecteurs Tarnais), nous faisons une première conférence de presse à Albi. 200 personnes étaient là, il y avait les journalistes et dans peu de temps nous nous retrouvions une quinzaine d'adhérents. Et voilà qu'un jour j'ai un appel de toi, Daniel Mermet. Je n'y crois pas et je pense que c'est quelqu'un qui se prends pour toi et qui veut faire une farce... Mais Daniel insiste et petit à petit je pense que c'est sérieux.

Tu me dis entre autre que notre association t'intéresse et que l'on pourrait peut-être se voir.

Et un jour tu viens à la ferme pour nous enregistrer et nous passons à ton émission : « là-bas si j'y suis ».

Ce fût un grand pas en avant car l'émission nous fit connaître dans toute la France. Et nous passons à 60 adhérents.

C'était parti : ton émission, les journaux nationaux (La Croix, Le Monde, La Vie, Le journal de la confédération paysanne), nous arrivions à 130 adhérents et nous décidons d'ouvrir la porte aux amis : n'importe qui d'entre vous peut devenir ami pour la somme de 30 euros ou plus. Mais pour être adhérent il faut toujours verser la totalité de la retraite d'ancien combattant qui est à ce jour de 630 euros par an.

Au départ notre association avait deux buts :

- libérer la parole : pouvoir parler de cette guerre qui nous pesait depuis 50 ans. Ça c'est fait.

A chaque assemblée générale les nouveaux participants peuvent raconter s'il le désirent leur parcours en Algérie . C'est parfois très émouvant et souvent ceux qui prennent la parole nous disent : « c'est la première fois que j'en parle ».

- Serrer la main d'un fellaga. Ça aussi c'est fait.

Depuis la création de notre asso, nous sommes allés souvent en Algérie. Pour ma part j'y suis allé 8 fois. Et la première fois que j'ai rencontré un fellaga, Djoudi Attoumi, (il a notre âge) on s'est embrassés et on a pleuré. Ensuite il m'a prit chez lui et nous avons, avec sa femme, partagé le repas.

Ces deux objectifs étant atteints, nous essayons de passer à autre chose.

Nous avons organisé plusieurs voyages de groupes des adhérents et des amis qui voulaient venir ou revenir en Algérie, quand nous allons là-bas nous visitons les diverses associations que nous aidons. Nous en parlerons tout à l'heure.

Nous sommes aussi reçus par les municipalités, par des groupes d'anciens combattants (Office National des Moudjahidines ONM). En général, ces voyages durent une dizaine de jours et chaque soirs nous sommes reçus.

Un seul exemple : nous sommes reçus par la municipalité de Croup, le maire prend la parole et après les formalités d'usage, nous dit que l'armée française avait été odieuse. Et voilà qu'il enchaîne : « le contingent d'à côté -dont j'ai oublié le nom- est venu dans notre village. Vous avez tué mon père, vous avez tué ma mère, mon beau-père, ma belle-mère. Moi et celle qui est devenue ma femme, à l'époque nous avions trois ans. C'est des tantes et des oncles qui nous ont élevés ». Et là dans la salle il y a eu un grand moment de silence, et puis l'un de notre groupe s'est avancé au bout d'un moment et a dit : « moi j'étais dans le bataillon dont tu viens de parler et c'est peut-être moi qui ai tué ces gens, en tout cas c'est notre bataillon ». L'histoire ne finit pas là. L'après-midi, le maire du village en question appelle ce monsieur et sa femme au téléphone pour les inviter à sa table. Les enfants du maire étaient là aussi, et tout le monde a partagé le repas.

Nous avons visité entre autre le musée de la Souman. Où en 56 eu lieu le congrès de la Souman, c'est là où les rebelles partisans de l'indépendance décidèrent la stratégie de la guerre.

Très émouvant ce musée. Les murs sont tapissés de photos de gens qui sont morts pour l'indépendance, souvent jeunes, souvent même plus jeunes que nous à l'époque.

En parlant de visite, personnellement je suis souvent allé au village de Tazla, village hautement symbolique puisqu'il avait été bombardé et démoli pendant la guerre.

Suite à raconter.

En fait l'association est riche. Nous avons 70 000 à 80 000 euros à redistribuer tous les ans. Nous donnons la priorité à l'Algérie et un peu à la Palestine parce que nous considérons aussi que c'est une guerre coloniale.

Pour prendre quelques exemples, nous aidons une institution qui s'occupe des autistes en Algérie. Nous aidons un groupe de femmes de Boumerdech dans la banlieue d'Alger, qui a prit le tremblement de terre, qui ont créées une asso pour accueillir les femmes et les orphelins.

Nous aidons aussi des jeunes garçons ou filles qui veulent faire revivre l'agriculture dans les montagnes (Tazla en est un exemple).

Ici en France nous intervenons dans les écoles. Je prends toujours l'exemple du Lycée Monet à Montpellier, la rencontre a duré toute la journée. La matinée c'est les élèves qui ont prit la parole et qui nous ont présenté l'Algérie. Il y avait plusieurs groupes, un groupe nous a parlé des Harkis, un autre nous a parlé des pieds noirs, un groupe nous a parlé des différences de richesses entre colons et colonisés et l'après-midi, à la tribune nous étions deux anciens appelés et un ancien moudjahidin.

Il y a 50 ans on se tirait dessus et aujourd'hui nous sommes à la même table. Presque pas besoin de parler.

Cependant, nous les appelés avons raconté comment nous avons vécu cette guerre et Djoudi Attoumi, le fellaga de l'époque nous avait raconté comment il avait vécu la même guerre mais de l'autre bord.

Et j'ai retenu une parole de Djoudi qui pour moi est très parlante : Il s'adresse aux jeunes et il leur dit : « parmi vous il y a de futurs responsables, des futurs hommes politiques. Vous aurez de grandes décisions à prendre ». Et lui ce Djoudi Attoumi qui avait fait 7 ans dans le maquis sans se faire tuer, chose rare, il leur dit : « sachez qu'on ne résout jamais le problème par la guerre ».

Nous les appelés du contingent, nous avons tous un âge certain. Nous pensons que dans le peu de temps qu'il reste, nôtre devoir est de témoigner. Après nous il y aura des historiens, mais ce ne sera pas des témoins.

Et nous témoignons pour dire modestement que comme dit Djoudi, la guerre ne résout jamais les conflits. Et nous témoignons aussi pour qu'il y ait moins d'injustices, pour que certains hommes ne se prennent pas pour des supérieurs parce qu'ils ont une couleur de peau plus blanche et pour combattre ce racisme qui à notre regret avance tous les jours.

Aplaudissements.

Merci Merci Merci

révérence.